



Les « sang de pigeon » sont les rubis les plus purs et les plus chers au monde ■

En Birmanie, on meurt

Mogok Dans l'est de la Birmanie, les mines à ciel ouvert de la « vallée des rubis » donnent les plus grosses et les plus pures des pierres. Un miracle géologique, objet de toutes les convoitises, bien gardé par la junte militaire. **PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT**

Pas un de plus, mais pas un de moins : 999 virages. Ce qui, sur 200 kilomètres depuis l'ancienne capitale royale de Mandalay, fait tout de même un virage tous les 200 mètres. A donner le tournis, surtout quand la route collectionne les nids-de-poule, que la montée est raide et qu'une averse terrible transforme le pare-brise en un champ de tir. Mais Mogok est un rêve, et un rêve se mérite. Depuis cinq siècles, cette vallée accrochée aux contreforts de l'Himalaya, à quelques kilomètres du fameux Triangle d'or, en haute Bir-

manie, attire les plus âpres convoitises. La raison ? Elle regorge de rubis. Les plus gros et les plus purs au monde, baptisés « sang de pigeon » à cause de leur couleur incomparable, un rouge veiné de bleu, et négociables à 100 000 dollars le carat – soit plus cher que le diamant – chez les joailliers de Bangkok. Des rubis, mais aussi des saphirs, des lapis-lazuli, des spinelles, des pierres de lune, des topazes et des péridots. Un miracle géologique, formé il y a des centaines de millions d'années dans les entrailles de la terre, devenu dès sa découverte la chas-

se gardée de tous les souverains de Birmanie. Les rois de Mandalay d'abord, les Britanniques de la Ruby Mine Company, ensuite, et, aujourd'hui, les généraux de la junte militaire et leurs escouades d'hommes en vert.

Les voilà qui arrivent, d'ailleurs, fusils-mitrailleurs en sautoir, devant le *check-point* qui marque l'entrée de Mogok. Derrière la barrière, la « vallée des rubis », comme l'appelait Kessel, qui y séjourna en 1955. « *Plus secrète que La Mecque, plus difficile d'accès que Lhassa* », écrivait-il à l'époque.

Cela semble encore vrai. D'une main, les soldats font signe d'arrêter le véhicule. Le temps de montrer patte blanche en dégainant le *special permit* dégoté à Rangoon et d'attendre l'officier du MI (Military Intelligence, les services secrets birman) qui nous encadrera. Officiellement pour « assurer notre sécurité ». L'ironie bien connue des dictatures. Pas d'uniforme, pourtant, mais un costume élégant pour Mr Naing Naing (à prononcer, à l'anglaise, « 9-9 »), qui grimpe dans son pick-up Toyota flambant neuf et nous fait signe de le suivre. La cité interdite ouvre ses portes.

La tradition de « Kanassé »

Le soleil s'est invité. Plantées sur les collines de part et d'autre de la route, des dizaines de pagodes dorées jouent avec ses rayons. Nous voici à Chaïpin, petite bourgade aux avant-postes de Mogok, où les mines sauvages ont fleuri dès le XVI^e siècle au pied d'une montagne légendaire couronnée par un temple impressionnant. « La montagne de l'Araignée, explique Khin Maung, le guide. On dit qu'elle est géante et qu'elle garde entre ses pattes le plus gros rubis du monde. » Des centaines de marches mènent à l'entrée du temple, protégé par un alignement de bouddhas. De là-haut, la vue est apocalyptique. Encadrée par des collines verdoyantes, la vallée se constelle de trous béants dégorgeant de « bayon », la fameuse terre à rubis, rouge et luisante comme si les précieuses pierres avaient déteint sur elle. Au fond des cra-

et d'enfants pataugent encore, tamis à la main. Leurs doigts fins inspectent avec une rapidité insensée le produit de leur « pêche », rejeté avec précaution sur les rives. Le contremaître accourt. « *Ils ne font pas partie de la mine, lance-t-il, mais ils ont le droit de ramasser librement tout ce qui en sort. Si une pierre nous échappe, elle est pour eux.* » Cette tradition héritée des rois birman, dite de « Kanassé », jette au pied des mines des créatures inattendues. Des petites vieilles, par exemple, vêtues de solides étoffes bleues et brodées, enturbannées de lourdes boucles d'oreilles d'argent. « *Ce sont des Lisus, murmure à voix basse Khin Maung, l'ethnie montagnarde à laquelle appartient le roi des rubis.* » Le « roi des rubis ? » Khin Maung laisse passer un long silence. « *Nous en parlons tout à l'heure, quand nous aurons semé "9.9".* » Penchée sur le produit de son tamisage, une petite fille semble avoir fait une découverte étonnante. Une minuscule pierre rouge qu'elle porte aussitôt à la bouche, immédiatement refermée. Questionné, le guide sourit et demande à la petite de tirer la langue. Sur la surface rosée, de minuscules pierres de toutes les couleurs. Le plus sûr des coffres-forts. « *Et le plus rapide à ouvrir pour dissimuler ce qu'ils trouvent,* ajoute Khin Maung. *Au cas où un de leurs*

quées ou temples sikh – où chacun vient prier le rubis. La seule cause qui vaille, ici, comme l'indique aussi la foule aux bras chargés d'offrandes qui se masse au bord d'une petite construction blanche. A l'intérieur, drapée d'une robe safran et couronnée d'une auréole clignotant comme l'enseigne d'un casino de Las Vegas, une statue rondouillarde reçoit les hommages de ses fidèles. « *C'est Boe-Boe, le Nat qui protège le commerce du rubis* », explique une vieille femme en désignant la statue. Les Nats : la plus vieille croyance de Birmanie. Des génies apparus avant le bouddhisme et qui y survivront. Il y en a un pour chaque endroit, chaque source, chaque forêt. Et pour le rubis, bien sûr. La vieille recueille les offrandes. Depuis plusieurs générations, c'est sa famille qui tire le bénéfice du culte du Nat Boe-Boe, le « grand-père » en langue shan. Un privilège et une



manne, tant le rubis génère de superstitions. Pas moins de 300 coiffes de bouddhas, incrustées de quartz et de saphirs, offertes cette année aux pagodes de Mogok par une riche propriétaire de mines habitant à Rangoon.

La foule s'ébranle soudain vers une esplanade couverte de parasols : le marché aux pierres de l'après-midi. Celui qu'on consacre au rubis, car l'heure est idéale, la lumière plus tendre pour

encore pour le rubis

ters, des dizaines d'échafaudages de bambous sur lesquels et autour desquels s'affairent comme des termites une foule de petits hommes. Les puits de mine, à ciel ouvert. Nous redescendons. Un tuyau d'arrosage titanesque dans les mains, un ouvrier asperge les parois. Gorgée d'eau, la terre dégringole en ruisseaux au fond du cratère où les mineurs la sarclent, la grattent et la retournent, tandis qu'une pompe au vacarme assourdissant fait remonter la précieuse boue au sommet de la construction d'où partent des rampes équipées de tamis de plus en plus fins. Rien ne semble pouvoir leur échapper.

Pourtant, au pied de la construction, là où s'écoule le fleuve de boue après qu'il a été filtré, une foule de femmes

complices, dans la mine, parviendrait à laisser volontairement passer un rubis... » Il sourit. La fièvre est dans la place. Une fièvre rouge et sans répit, qu'on retrouve jusque dans les rues de cette ville bâtie autour du grand lac où se reflètent les pagodes.

Mogok est un véritable Far West. Ou plutôt un Far East, avec sa faune cosmopolite composée d'ethnies birmanes, Shan, Palaung et Lisu, mais aussi d'aventuriers chinois, népalais ou indiens venus prendre part à la « ruby rush ». Dans les rues bordées de maisons de teck, les enseignes s'entrechoquent : échoppes de marchands de pierres – « Lucky Stone », « Red Diamond » –, ateliers de taille du plus antique au plus moderne, et lieux de cultes variés – églises, mos-

en observer les perfections. Ou les imperfections. Assis derrière leur table, les acheteurs attendent les offres des vendeurs. Ou plutôt des vendeuses. Selon un proverbe birman, « *les hommes se servent de leurs bras, et les femmes de leur tête* », explique un marchand sikh à la barbe grise. La parité version birmane. L'homme à la mine et la femme au marché, pour écouler les pierres ramassées en Kanassé, ou moins légalement : entre commerce officiel et marché noir, la frontière est plutôt floue. Dans la lumière du crépuscule, des dizaines d'élégantes chapeautés dépliant de petits papiers où brillent des pierres de toutes les couleurs, de toutes les tailles, brutes ou finement taillées, qu'elles présentent sur une assiette de

► cuivre. Les marchands et leur *pweza* (courtier) les examinent avec de puissantes lampes, tandis que les billets, à l'effigie du général Aung San, père de l'indépendance et d'Aung San Suu Kyi, s'échangent de main en main.

La nuit est tombée sur Mogok. Le moment de semer « 9-9 » pour se rendre dans le principal *tea shop* de la ville, où doit nous rejoindre un spécialiste du rubis, marchand et historien, que le business actuel est loin de réjouir. U Min Paw, l'œil cerclé de fines lunettes d'acier, sirote son thé et nous raconte Mogok. Côté coulisse. « *Les militaires sont en train de rafler toutes les pierres*, explique-t-il. *Avant 1988, tout le monde pouvait tenter sa chance à Mogok. Mais aujourd'hui, si un Birman a toujours le droit d'acheter un terrain pour y creuser, il ne s'agit jamais des meilleurs emplacements. Ceux-là, c'est pour le gouvernement.* » Et U Min Paw de nous expliquer la typologie des mines. « *Vous avez les mines privées, les joint-ventures, à capitaux privés et gouvernementaux, et les holdings. Les premières, gagne-petit, n'ont pas d'intérêt. Les seconds, c'est le régime des passe-droits. Vous ne pouvez investir que si vous avez des connexions avec le gouvernement, ou s'il a décidé de vous faire un cadeau, comme à des chefs d'ethnies en guerre que la junte laisse exploiter le rubis en échange d'un cessez-le-feu, et d'une taxe gouvernementale s'élevant à un quart des revenus.* » U Min Paw reprend une gorgée de thé. « *Quant aux troisièmes, les holdings, c'est simple : ils sont la propriété exclusive de la Tatmadaw.* » Tatmadaw : l'armée birmane.

La légende de Yaw Set

Pas d'affaires, résume Khin Maung, sans être connecté aux militaires, qui tiennent le haut du pavé. Une « visite » dans les bureaux de la M. G. Ruby Co. Limited, le principal holding de Mogok, nous le confirmera dès le lendemain. Sur la plaque énumérant les noms du personnel dirigeant, un général, un lieutenant-colonel et deux majors. « *Pour eux, bien entendu, il n'y a pas de taxes*, continue U Min Paw, *et comme il faut être birman pour exploiter les mines, ils n'hésitent pas à servir de prête-noms, moyennant finance, à des hommes d'affaires chinois qui leur reversent une commission sur le trafic de pierres.* » Un trafic qui ne fait mystère pour personne, ici. Officielle-

ment, les pierres sont acheminées à Rangoon environ deux fois par mois, et sous escorte militaire, afin d'être vendues lors de l'Emporium, la grande vente aux enchères de la capitale. Mais on estime à 50 % le volume de pierres exfiltré clandestinement vers la Thaïlande et l'Inde. « *Une pierre exceptionnelle n'a d'ailleurs pratiquement plus aucune chance de se retrouver à l'Emporium. C'est pour ça que je n'y vais plus depuis longtemps* », précisera, une semaine plus tard, un marchand de pierres de Bangkok. Des pièces qui prennent le même chemin que l'opium ou les amphétamines, plus commodes et tout aussi lucratives à fabriquer pour les nouveaux



Des mines à ciel ouvert où des tamis filtrent le « bayon » ■

seigneurs de la drogue. « *Et dire que Yaw Set a pris quinze ans pour un simple trafic de teck* », soupire alors U Min Paw. « *C'est de lui que je vous parlais tout à l'heure, glisse alors Khin Maung. Yaw Set, le fameux roi du rubis !* »

Un véritable héros, à l'entendre. Devenu millionnaire à 27 ans grâce à des méthodes visiblement peu orthodoxes. Mines illégales, prospections éclairs dans la vallée, fouilles sauvages... Il aurait même, dit-on en ville, creusé sous le lac de Mogok pour en extraire des rubis fabuleux. « *Si Yaw Set est tombé*, ajoute à mi-voix un étudiant venu rejoindre notre table, *c'est parce qu'il avait trop de pouvoir à Mogok.* » Membre de l'ethnie Lisu, une minorité chrétienne, Yaw Set aurait en effet bâti plusieurs églises

dans la région et consacré beaucoup d'argent à l'éducation des gens de sa tribu, qui seuls avaient le droit de travailler dans ses mines. Un véritable contre-pouvoir, en somme, révérend en seigneur dans la vallée des rubis, mais détesté par les maîtres de Rangoon, qui auront donc fini par avoir sa peau. « *Ça devient invivable !* » ajoute l'étudiant. *Même pour creuser des chiottes, il faut leur demander l'autorisation, conclut-il rageusement, ils vont finir par nous expulser, tu vas voir.* » Une rumeur qui, à écouter les rares exploitants privés, ne serait pas infondée : la découverte d'un gisement d'uranium dans la montagne pourrait permettre aux militaires de franchir le pas. C'est arrivé fréquemment, dans l'histoire birmane contemporaine.

Mineurs payés à la pierre

Et pourtant, si le rêve de Mogok ne semble promis qu'aux hommes de la junte, la population continue à s'accrocher à ses lambeaux. A la terrasse des *tea shops*, on évoque souvent ce simple mineur qui, urinant au bord d'une rivière, fit soudain luire un rubis dans le crépuscule. A Baw Pa Tan, où l'on trouve les mines creusées dans la montagne, les hommes continuent d'ailleurs à descendre par plus de 60 mètres de profondeur, à mains nues et à travers des parois humides et étayées de simples bambous. On les entend chanter à travers les haut-parleurs qui leur permettent de communiquer avec la surface. L'espoir rend gai, et heureusement. Car si les mineurs sont nourris et logés (sous des bâches en plastique, à la belle étoile), ils

ne reçoivent aucun autre salaire qu'un pourcentage sur les pierres trouvées. « *Il y a quatre ans, on s'est fait chacun 100 dollars en un jour* », s'exclame un jeune homme à casquette, les yeux étonnamment dilatés. Près de son hamac, une pipe d'opium ne doit pas être étrangère à son bonheur. Devant lui, un treuil électrique fait descendre les bâtons de dynamite artisanale qui feront exploser les entrailles de la mine. Le mois dernier, 15 personnes y ont laissé la vie. Mais qu'importe. La pierre rouge, récoltée dans un petit coffre rond fermé par trois cadenas dont chaque contremaître possède une clé, compense largement le sang versé. Ainsi va la vie dans la vallée des rubis. Sang humain contre sang de pigeon ■